

Voici du dramatique, de l'émouvant, ou je ne m'y connais pas
Attention!

*Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, et dono divoum gratissima serpit.*

Ce début solennel veut dire qu'il faut nuit. C'est l'heure où notre grand chanteur Hodgja, jaloux de donner un émule à Rousselet, et méditant un horrible attentat, pénètre dans le sérail sur les pas de l'eunuque. Inutile de dire que celui-ci, dans sa vertueuse simplicité, se figurait bonnement qu'il était question d'un attentat d'une toute autre nature.

Hodgia est enveloppé d'un grand manteau. Il cache un poignard sous sa ceinture. Les deux complices suivent silencieusement les détours des corridors. Ils arrivent à une petite porte, s'arrêtent. L'eunuque applique un instrument à la serrure. La porte s'ouvre.

Hodgia est dans la cellule de Goulami. Il respire une atmosphère tiède et embaumée. Les molles clartés d'une lampe s'échappant à travers une gaze et se reflétant en nuances rosées sur les tentures de mille couleurs, forment un demi-jour plein de mystères. Les yeux de Hodgja sont un instant éblouis par cette lumière inaccoutumée. Peu à peu les objets deviennent distincts. Il aperçoit Goulami, sa victime, couchée sur un divan au fond d'une alcôve. Un des bras de la jeune fille était arrondi autour de sa tête gracieusement penchée, tandis que l'autre bras allongé nonchalamment, laissait pendre hors du divan une main blanche, mignonne, amoureusement modelée. Sa chevelure épanchait ses tresses onduyantes sur ses épaules, et amoncelait autour de son cou ses boucles vaporeuses. – (Ma parole d'honneur! je crois que je me forme. Le sujet me gagne, et il me semble que moi, vieux classique tout bardé de latin, je réussirais tout aussi bien qu'un autre dans le style de la jeune école). // 241 // Sa respiration était calme et douce comme une brise parfumée. Rien de plus chaste (on met aujourd'hui le mot *chaste* à toute sauce), rien de plus gracieux, de plus ingénu que le tableau de cette jeune fille se livrant sans crainte au repos, et faisant sans doute en ce moment des rêves dorés.

À cet aspect, Hodgja resta plongé dans une longue contemplation en présence de ces charmes qu'il allait anéantir, de cette beauté qui, dans la force et la plénitude de la jeunesse, souriait à la vie avec tant de confiance, et dont il allait faire un cadavre.

Il approche. Pour mieux s'assurer du coup qu'il va porter, il veut écarter les boucles de cheveux qui ombragent la poitrine de Goulami. Celle-ci se réveille en sursaut, pousse un cri: – Grand Dieu! dit-elle, Hodgja! – Elle était stupéfaite.

– Tu parles donc maintenant, dit Hodgia en brandissant son poignard sur sa tête!

– Grâce! grâce! et la pauvre Goulami se précipite aux pieds de son assassin en le suppliant de l'épargner.

Hodgia voit l'effroi de sa victime; elle est là, gisant à terre, embrassant ses genoux; il la trouve cent fois plus belle encore. – Mais non, s'écrie-t-il, tu mourras.

– Et pourquoi mourir, Hodgia! grâce! Que vous ai-je fait, moi, pauvre esclave?

– Ce que tu m'as fait? Oses-tu le demander?

– Oh! grâce! grâce! si vous saviez...., le prince... Je n'ai fait qu'obéir à ses ordres...

À ces mots de Goulami, Hodgia semble hésiter. Goulami s'en aperçoit. Une idée soudaine lui traverse l'esprit. Elle se met tout à coup à moduler sur le ton de récitatif quelques mots de prière. L'incertitude de Hodgia continue. – Insensiblement Goulami donne à sa voix des intonations plus accentuées. Ses paroles sont presque une mélodie.

– C'en est fait, dit Hodgia en faisant un geste comme pour se débarrasser d'une préoccupation importune, il faut en finir: meurs!

Le poignard est levé une seconde fois, c'est le moment critique. Par un effort suprême Goulami se dresse de toute sa hauteur, dirige un bras menaçant sur son meurtrier, darde sur lui des yeux enflammés, et entonne d'une voix éclatante un des plus beaux chants de maître, un chant dans lequel la cruauté d'un tyran qui se venge lâchement était énergiquement flétrie. Passant ensuite à une expression plus douce, elle exalte la générosité au dessus de tous les autres sentimens; enfin, dans un troisième changement de mode, elle laisse entrevoir que son cœur pourrait s'attendrir, et que la reconnaissance est souvent le chemin de l'amour. – De même

Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;

ou plutôt, de même que, dans l'immortelle scène de Gluck, on voit les divinités infernales déposer peu à peu leur fureur en entendant Orphée redemander sa chère Euridice; de même Hodgia se laissa aller insensiblement à l'enchantement de sa propre musique, de la voix de son élève *malgré lui*, de l'expression tantôt sublime, tantôt suppliante, tantôt passionnée dont elle rendait cet air.

Il faut croire que le charme fut puissant, car Hodgia demeura immobile, interdit. Tel fut même l'empire de la fascination sur lui, que son sang ne circulant plus dans ses membres, les muscles de ses mains se relâchèrent au point que le poignard tomba. Goulami, prompt comme l'éclair, ramassa l'arme fatale.

– À mon tour maintenant de commander et à toi d'obéir, maître, s'écria-t-elle, je ne te crains plus. Ouvre cette porte, et si tu fais un pas vers moi, tu es mort.

Hodgia ouvrit la porte machinalement.

Le bruit des pas de l'esclave qui, en attendant Hodgia se promenait dans le corridor, arrivait jusque dans la cellule.

– Est-ce toi, Houssan, dit Goulami? Approche, et dispose-toi à exécuter mes ordres. – L'eunuque vint se placer derrière la porte. Complètement remise de sa frayeur, Goulami se coucha à demi sur son divan, jouant avec le poignard de Hodgia, sans toutefois perdre celui-ci de vue.

– Ah! ah! ah! ah!

Ce fut un éclat de rire qu'elle ne put retenir à la vue de son maître toujours pétrifié.

– Mais, mon cher Hodgia, laisse-moi donc rire de ton aventure. Tu voulais donc m'assassiner! C'est un grand honneur pour ton humble servante, et je suis bien flattée de tes assiduités. Mais tu n'y penses pas? Crois-moi, tu n'es pas propre au métier d'assassin. Tu manques de sang-froid. Va, tu n'es pas fort. Rends-toi cette justice que tu es moins habile à manier le poignard qu'à jouer du *Nay* ou du *Zumr*... Eh bien! tu ne réponds pas? Voyons! parle-moi donc. Est-ce donc à ton tour d'être sourd-muet? Oh! laisse-moi te regarder encore, car vraiment tu es trop plaisant, et depuis ce fameux jour que tu me fis une si belle déclaration en quatre couplets, paroles et musique de ton crû, après laquelle tu pris la fuite comme un écervelé, je ne t'ai jamais vu aussi drôle. Tu es donc toujours destiné à être mystifié, messer Hodgia? Cela me fait peine pour toi, un si grand génie!... Mais sais-tu bien que j'ai lieu d'être fière. J'ai chanté dans la journée, devant toute la cour, les plus beaux airs de ton répertoire. C'est un hommage que je devais à mon illustre maître. J'ai été fort applaudie. Tu ne l'ignores sans doute pas, puisque tu as voulu te venger, ingrat que tu es! Mais ce succès n'est rien en comparaison de celui que je viens d'obtenir à l'instant, puisque je t'ai désarmé, toi, un juge si difficile! C'est le plus beau des triomphes... Écoute, il me vient une idée: je suis fortement tentée de te faire conduire chez Hussein, à l'heure qu'il est. Rien ne m'en empêcherait. Il serait agréablement surpris de ta visite nocturne, sous ce costume de conspirateur. Qu'en dis-tu? Tu serais bien reçu... Mais non, pour cette fois, va te mettre paisiblement au lit; va

méditer sur l'inconvénient qu'il y a de sortir ainsi de sa *spécialité*. Houssan accompagnera jusqu'à ton logis, pour te préserver de tout malencontre. Et pour que tu ne sois pas tenté de mettre fin à tes précieux jours, je garde ton poignard. – Ainsi, adieu, cher maître. Tu dois avoir besoin de repos.

Cela dit, elle fit un geste majestueux à l'eunuque pour lui ordonner de ramener le chanteur chez lui. Puis le rappelant: – À propos, dit-elle, j'y pense, Hodgia: ne manque pas cette occasion de composer quelque beau morceau sur cette aventure. Oui, fais cela, je te promets de chanter cette nouvelle production à la prochaine réunion de la cour. Allons, cher et honorable maître, bonne nuit.

Hodgia, ainsi congédié, se retira sans mot dire et s'en alla comme il était venu. Je me trompe, il regagna son logis plus confus, plus outré, plus dépité que jamais, d'avoir été si bien turlupiné. Il résolut de se rattraper le lendemain.

LA FRANCE MUSICALE, 4 août 1844, pp. 240-241

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 4 AOÛT 1844
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: SEPTIÈME ANNÉE
Year: 7
Series:
Pagination: 240 à 241
Issue: 31
Title of Article: LA BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS.¹
Subtitle of Article: Essai sur l'origine, les progrès, les transformations, les révolutions et la décadence de ma Bibliothèque. CHAPITRE XI. Suite de l'histoire édifiante d'un Chameau.
Signature: Le Docteur BIBLIOPHOBUS
Pseudonym: Docteur Bibliophobus
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: 12 mai 1844, 19 mai 1844, 26 mai 1844, 2 juin 1844, 9 juin 1844, 23 juin 1844, 30 juin 1844, 7 juillet 1844, 18 août 1844, 1^{er} septembre 1844.

¹ Voir *la France Musicale* des 12, 19, 26 mai, 2, 9, 23, 30 juin et 7 juillet 1844. – La reproduction de ce travail est interdite. [p. 240]